

Un fauteuil pour monsieur, un strapontin pour madame

Michelle Chanonat

Number 170 (1), 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90084ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chanonat, M. (2019). Un fauteuil pour monsieur, un strapontin pour madame. *Jeu*, (170), 7–9.

Un fauteuil pour monsieur, un strapontin pour madame

Michelle Chanonat

© Michelle Chanonat

Entre l'accord du participe passé remis en question par les Belges, le langage inclusif ou l'écriture épïcène, la langue française suscite encore et toujours des débats où linguistes et spécialistes s'assomment à coups de dictionnaires et de traités de grammaire.

Une langue vivante, par définition, ça vit, et si ça vit, ça évolue et se transforme, au fil des âges et de l'usage. Jérôme Piron et Arnaud Hoedt, dans leur spectacle *La Convivialité*, présenté au Théâtre Denise-Pelletier en octobre 2018, remettent en question les règles tyranniques de l'orthographe, qui n'est que l'écriture de la langue et non pas la langue elle-même. Mais derrière le refus obstiné de simplifier l'orthographe ne se cache-t-il pas une volonté plus élitiste? En effet, on vous juge sur votre orthographe, mais jamais on ne juge l'orthographe elle-même et les aberrations qu'elle véhicule. En tout cas, la

morale de l'histoire, c'est que les réformes sont bien difficiles non seulement à faire accepter, mais aussi à mettre en pratique.

ÉPICÈNE, DÉSEXISÉE, INCLUSIVE?

Alors que le débat sur l'écriture épïcène ou le langage inclusif revient sous les feux de la rampe, parce qu'on refuse désormais que le masculin l'emporte sur le féminin, ou qu'il soit considéré comme le genre neutre (et donc omniprésent), il est donc vivement conseillé de féminiser ses textes. Ce n'est pas une vieille féministe comme moi qui va faire la grimace. D'accord, mais voilà: quoi faire et comment le faire?



Le *Guide pour la rédaction de textes non sexistes*¹, édité en 1988 par le ministère de l'Éducation du Québec, recommande, dans un premier temps, de féminiser les noms de métiers, et d'écrire noms et pronoms du masculin et du féminin « au long », par exemple: les candidats et les candidates. Les parenthèses, barres obliques, points, tirets et autres signes graphiques sont vivement déconseillés, parce qu'ils « contribuent à mettre les femmes entre parenthèses et n'habituent pas à voir la forme féminine du mot » (p. 6). Mais on peut simplement utiliser « ils », pour ne pas renommer les sujets de la phrase, si le féminin apparaît auparavant: les spectatrices et les spectateurs sont assis dans la salle, *ils* bavardent... Dans ce guide plutôt prudent, il est aussi de mise de faire l'accord grammatical à la forme masculine, au singulier comme au pluriel, comme est fortement suggéré l'emploi de termes génériques et épïcènes, de tournures neutres et de phrases reformulées, afin de « désexiser (sic) le discours ».

Éliane Viennot, spécialiste des femmes d'État de la Renaissance, autrice d'une très belle biographie de Marguerite de Valois, vient de faire paraître le livre qu'il me fallait pour répondre à mes angoissantes questions. Rien que le titre est rassurant: *Le langage inclusif: pourquoi, comment*². Et toc, ça a le mérite d'être clair. L'historienne nous rappelle qu'au Moyen Âge existaient les noms féminins de la plupart des métiers. On disait *jongleresse*, *moinesse*, *doctoresse* ou *médecine*, et même *bourrelle* pour une femme qui aurait eu envie de couper des têtes à la hache, même si ce n'était pas très fréquent.

La masculinisation arrive au 17^e siècle et, selon Viennot, elle doit tout à l'idéologie et rien à la linguistique. L'Académie française, dont les pensionnaires furent exclusivement des hommes pendant des siècles³, décrète que

1. Hélène Dumais, *Pour un genre à part entière: Guide pour la rédaction de textes non sexistes*, Québec, Les Publications du Québec, 1988.

2. Éliane Viennot, *Le langage inclusif: pourquoi, comment*, Donnemarie-Dontilly, Éditions IXe, 2018.

3. Parmi les rares femmes à y avoir été admises, Marguerite Yourcenar n'y a jamais remis les pieds après son investiture...

le genre masculin est le plus noble, « à cause de la supériorité du mâle sur la femelle », comme ose l'écrire Nicolas Beauzée, sinistre grammairien, en 1767. Le neutre prend aussi la forme masculine (on ne dira plus: ça pleut, mais il pleut, tellement plus élégant) et, dans les accords, c'est aussi le masculin qui l'emporte. Un siècle plus tard, on emploie en effet uniquement la forme masculine pour désigner des métiers comme auteur, graveur, sculpteur, géomètre ou général. Même l'article reste au masculin pour madame *le* commissaire, devant les épïcènes ministre, juge, maire...

Le langage inclusif n'est donc pas une révolution en soi, mais un retour aux sources. Quelques règles simples sont à mettre en place: utiliser des noms féminins qui sonnent différemment au masculin et au féminin, comme metteuse au lieu de metteuse en scène, autrice plutôt qu'auteure; employer les doublets (Québécoises et Québécois) à l'oral et le point médian à l'écrit (Québécois-es); user du fameux accord de proximité...

UN EXEMPLE VAUT MILLE MOTS

L'accord de proximité, qui existe en latin et dans les langues romanes, donne au dernier terme l'avantage d'indiquer l'accord, ce qui devrait nous faire dire: *Les hommes et les femmes sont belles*. Mais rien n'empêche non plus d'écrire: *Les femmes et les hommes sont beaux*. Enfin, si on y tient absolument. Si on le pense vraiment.

On trouve que ça prend trop de place d'écrire: *les administrateurs et les administratrices*, parce qu'il vaudrait mieux que les femmes se cachent derrière les hommes pour faire des choses intéressantes. Peut-être qu'elles aussi prennent trop de place, justement au sein des conseils d'administration, où elles sont souvent majoritaires (sauf quand on parle d'argent: les CA de Bombardier, de la BNC... sont à majorité masculine, et les postes de direction sont assumés par des hommes). Il faut dire qu'il s'agit de postes et de responsabilités la plupart du temps bénévoles... mais, oups, je m'égare.

Féminisation de la langue ou démasculinisation? À entendre les cris d'orfraie poussés par certains éditorialistes réactionnaires du quotidien *Le Figaro*, mettre en place l'écriture épïcène reviendrait à émasculer la langue. En tout cas, on dirait que ça fait aussi mal. Mais pourquoi? Pourquoi langage et écriture ne pourraient-elles pas refléter l'autre moitié des personnes qui parlent le français, l'écrivent, le lisent, l'aiment? Les femmes qui lisent et écrivent sont-elles si dangereuses?

Musicien-nes surdoué-es, physicien-nes vaincu-es, écrivain-es entêté-es, avocat-es incompétent-es. Ce petit point médian, très gracieux, a le mérite de donner à lire la forme féminine, parce que l'œil la voit. Et comme on ne croit que ce qu'on voit, voilà que les femmes se mettent à faire, officiellement, de la musique, de la littérature, du droit ou de la physique. C'est quand même une bonne nouvelle.

Épïcène, ça vient d'un mot grec qui signifie « possédé en commun ». *Responsables* et *solidaires* sont épïcènes. Pourrait-on, en commun, posséder suffisamment d'intelligence pour vivre ensemble en donnant à chacun-e la place qui lui revient? Parce qu'au-delà de la querelle scribouillarde, c'est un combat d'idées qui est livré, et ce ne sont pas les plus avancées qui gagnent. Le langage évolue parce que la société évolue. Maintenant, libre aux réfractaires aux changements de rester dans leur caverne à ronger leur os.

Chers êtres humains du sexe masculin ou de n'importe quel autre sexe (je fais néanmoins la distinction parce que les mâles sont nombreux à se dire les défenseurs de la langue française), il va falloir vous habituer à la chroniqueuse, à l'autrice et à l'écrivaine. Parce que, de nos jours, on ne peut pas toujours être ministre, ou pire, critique et journaliste... ●